

**Robert Antelme**, résistant français, (1917 -1990). Antelme et Marguerite Duras (son épouse à l'époque) étaient résistants pendant la guerre. Tombés dans un guet-apens, M. Duras parvient à s'enfuir tandis qu' Antelme est arrêté et envoyé d'abord à Buchenwald puis à Bad Gandersheim, un petit kommando dépendant de Buchenwald et enfin, il est retrouvé en avril 1945 par *Jacques Morland* (nom de guerre de François Mitterrand), dans le camp de Dachau, épuisé et miné par des mois de détention et atteint du typhus.

Deux ans plus tard, il écrit *L'Espèce humaine*, (1947). Le livre est dédié à Marie Louise, sa sœur morte en déportation. Il l'écrit afin de **témoigner contre l'oubli et tâcher de transmettre ce qui peut sembler intransmissible : l'expérience des camps**. A son retour il pesait 35 kilos et ne cessait de parler, jour et nuit.

« *A peine commençons-nous à raconter* », note Antelme dans son avant-propos à *L'espèce humaine*, « *que nous suffoquions. A nous-mêmes, ce que nous avons à dire commençait alors à nous paraître inimaginable* » (1947). Il résume ici la double difficulté à laquelle se heurte son discours de survivant : celle d'exprimer une expérience tellement chargée émotionnellement qu'elle lui coupe littéralement le souffle ; celle de transmettre au public qui n'a pas connu l'univers concentrationnaire quelque chose qui est tellement en-dehors de la norme, que sa plausibilité paraît problématique. La mise en mots doit permettre de faire comprendre et éprouver à l'autre une expérience qui enfreint scandaleusement les règles du vraisemblable.

Ce récit autobiographique relate donc la vie d'un groupe plus que d'un individu, et se rapproche donc du **genre des mémoires**. Il évoque la **volonté des nazis de contester aux déportés l'appartenance à l'espèce humaine**, et vient proclamer que, quoi qu'aient entrepris les nazis envers les détenus des camps, **ils n'ont pu, comme ils le désiraient, leur ôter leur statut d'êtres humains : par le refus de s'humilier pour quémander, par le partage, la compassion entre détenus, s'affirme l'irréductible humanité.**

Notre extrait évoque justement un événement qui, malgré son caractère apparemment anodin, a une importance capitale aux yeux du narrateur : un civil allemand travaillant dans le camp a pris le risque de leur adresser la parole une première fois pour leur dire « langsam », c'est-à-dire « lentement » - ce qui vient s'opposer aux aboiements habituels qui leur crient « Schnell » = vite (cf. : p.61-62). Il revient une seconde fois pour leur serrer la main, geste hautement dangereux, vu le contexte.

### **Contexte/ Situation**

**Le contexte d'écriture** : l'immédiat après-guerre et la difficulté à dire « l'indicible », l'incommunicable tellement on a été loin dans l'horreur.

**Le contexte du texte**: la déportation et l'expérience des camps.

*Ce texte vient dénoncer la barbarie nazie, mais vient aussi rendre hommage à cet inconnu – qu'il appelle le Rhénan – et qui rend à ces hommes leur place au sein de l'humanité.*

**Thème du texte** : l'espèce humaine et la déportation/

**Ce que dit le texte de ce thème** : tous les efforts des nazis ne peuvent enlever leur humanité à des êtres qui se savent, se sentent humains.

Le récit d'Antelme repose sur une thèse existentielle : celle de la survie dans le camp de concentration comme forme de résistance. Confronté à l'altération d'être, l'homme du camp est acharné à survivre, il est acharné à être : « S'acharner à vivre était une tâche sainte » dit-il. Et cet acharnement exprime, justification du titre, « ce sentiment ultime d'appartenance à l'espèce » qu'il oppose au : « il ne faut pas que tu sois » des SS. Il écrit : « Le règne de l'homme, agissant ou signifiant, ne cesse pas. Les SS ne peuvent pas muter notre espèce. Ils sont eux-mêmes enfermés dans la même espèce et dans la même histoire. »

**Pourquoi le dit-il ?** (le texte et donc l'auteur-Ce sont les intentions de l'auteur, la ou les raisons pour lesquelles le texte a été écrit) .

Pour témoigner, raconter l'irracontable. Pour montrer que les nazis ont échoué dans leur plan diabolique pour éliminer une partie de l'humanité, pour rendre hommage à celles et ceux qui ont résisté et notamment les déportés eux-mêmes et le Rhénan dans le texte.

**Comment le dit-il ?** : c'est l'analyse littéraire du texte qui va permettre de le dire

- *Par sa forme* : Ici Mémoires, témoignage, essai, récit , anecdote, paroles
- *Par son énonciation* : ici énonciation à la 1<sup>o</sup> personne, l'auteur témoigne
- *Par son style* : réalisme, pathétique

**Le titre** : « L'espèce humaine » : est employé ici dans une perspective scientifique à dessein, puisque les SS ont la volonté d'opérer un changement « biologique » : diviser l'humanité, introduire des « classes » dans l'homme. Or Antelme nous dit que les SS n'y parviennent pas. Ils peuvent anéantir. Mais ils ne peuvent pas empêcher un homme d'être homme.

**Définition du passage :**

Ce témoignage vient dénoncer la barbarie nazie, mais vient aussi rendre hommage à cet inconnu –qu'il appelle le Rhénan - qu'Antelme n'a jamais pu remercier que d'un regard. Comment Antelme rend-il hommage, à travers cet inconnu, à l'esprit de résistance de l'homme face à la barbarie ?

**Axe 1 : Un témoignage au service d'une réflexion pour ne pas oublier :**

a/ Un témoignage saisissant au service de la réflexion

- Emploi de la P 1 et répétition de « Nous » (20 occurrences) = désir de proclamer son existence et de montrer sa force alors qu'il a dû subir dans le silence ces actes barbares. La résistance des détenus et de leur « espèce » est ainsi proclamé pour faire face à l'ennemi désigné par le « ils » (18 occurrences)
- Le temps de l'analyse : l'auteur revient sur ces événements pour nourrir une réflexion plus large et « historique » : thèse exposée de la 1 1-2- retour sur la réalité des camps et épisode du Rhénan- conclusion
- Emploi du présent d'énonciation L 11, l'imparfait (l 29-37) : temps de l'analyse au moment de l'énonciation. L'emploi du mode indicatif souligne l'impact de ces événements et leur proximité avec le temps de l'écriture comme le passé-composé l 4 « ont brûlé » ou le futur pour souligner que ces atrocités resteront dans les mémoires

b/ une expérience des camps :

- réalisme et généralisation de l'univers concentrationnaire = accumulation l 27-28 « aboiements de millier de SS », « chiens », barbelés », « famine », « poux » + emploi du pluriel
- terme spécifique= codes= «Lagerfürher » l 10, « lager »,l 18, « veste rayée »l 24, « haefling »l 23
- Camps de la mort : champ lexical de « la crémation » + champ lexical de la quantité = réalisme cru = horreur

c/ un souvenir vif :

- Ancrage temporel : « Un matin », « il y a un mois de cela » « quelques jours » « ce matin-là »

- Lieux précis : « une travée du magasin », « là », « à l'usine » « près de lui »  
= ces éléments marquent une rupture avec l'évocation des conditions de vie dans les camps qui semblent inscrites dans une atemporalité pour souligner l'uniformité, l'habitude  
On note ici une rupture temporelle = élément perturbateur et mise en valeur de l'évènement.  
Antelme semble revivre ce moment et nous plonge dans ce souvenir
  - Paroles rapportées directement= importance de ces paroles pour le détenu
  - Détail de chaque geste et sensations (l 18- 24)

## Axe 2 : Un véritable conflit de « l'espèce humaine »

**Le texte met en évidence une tension entre deux forces ennemies : les prisonniers (« haefling ») contre les SS.**

**a/ La force SS ou la volonté d'anéantissement. Comment les détenus sont-ils perçus par les SS ? Pour évoquer les détenus,** Antelme a recours à des **figures de style** qui montrent qu'ils ne sont pas perçus par les SS comme des êtres humains. La synecdoque « une veste rayée » (l.33) montre qu'à leurs yeux l'individu prisonnier est réduit à un uniforme anonyme et interchangeable. La synecdoque « des mains captives » (l.34) souligne la condition d'asservissement des hommes. Les périphrases « matière neutre » l.7, désignant la chair humaine réduite en cendres, et « objets historiques » l.52, faisant référence à la « solution finale » prévoyant l'extermination totale des Juifs, communistes, tziganes, homosexuels..., rappellent avec plus de violence le **projet de destruction nazi**, les **détenus des camps étant considérés comme de la vermine** qu'il faudrait éliminer.

**Les négations.** Quelques négations concernent les prisonniers et insistent sur ce **déni de leur humanité**: « Il ne faut pas que tu sois » (l.4 et 7) noter l'anaphore qui fait apparaître cette phrase comme un leitmotiv (= refrain), un souci constant de la part des SS, une violence sans cesse ressentie par les prisonniers.) Cette phrase, par son absurdité même (peut-on empêcher quelqu'un d'être ?) met en valeur la démence de la vision nazie, ce qui donne à leur violence un caractère encore plus effrayant. (cf. : « en nous niant comme des hommes » l.51.)

**b/La dénonciation de l'inhumanité des SS et de la violence nazie.**

- La métaphore « machine énorme » désignant l'entreprise visant à l'extermination totale des détenus met en relief son **inhumanité** par le sémantisme du terme « machine ». L'absence de complément d'agent dans la tournure passive « une machine énorme a été montée... » va dans le même sens : c'est comme si aucun humain ne dirigeait cette machine, comme s'ils étaient devenus eux-mêmes cette « machine ».
- L'expression « Ils auront brûlé des enfants » rappelle leur cruauté à l'égard de victimes innocentes, cruauté parfaitement délibérée et consciente comme le suggère la récurrence du verbe « vouloir » l.17
- Déshumanisation des allemands : synecdoque « des yeux morts », « une voix qui commandait » « odeur qui gênait » « aboiements »= machine sans âme pour donner des ordres
- La seule marque de leur humanité est traduite par la répétition des ordres. La mise en italiques de l'impératif catégorique « *Il ne faut pas que tu sois* » (l.3-4, l. 7) met à distance ces propos. Le choix du discours indirect libre permet de mieux faire sentir leur violence : cette phrase qui refuse le droit d'exister aux détenus n'est introduite, préparée par aucun verbe introducteur qui signale l'identité du locuteur, et cela accroît le choc que le lecteur reçoit à la lecture d'une telle phrase.

Antelme reprend cette expression par une périphrase qui insulte, explicitement cette fois-ci, les SS : « cette dérisoire volonté de con » (l.5). Les termes « dérisoire » et « con » viennent ramener à sa juste valeur la « machine énorme » qu'ils ont montée. De même pour la métaphore dépréciative des « aboiements » l.38.

**C/ De la barbarie à l'impuissance des SS** vient rappeler leur échec :

- **la récurrence de la forme verbale négative « [Ils] ne peuvent pas »** aux lignes 2, 7, 12 et 20, renforcée par l'antithèse avec le verbe « peuvent » l. 6 ou par la tournure « non plus » l.13, la tournure « ne pouvaient rien » l. 38, viennent exprimer avec force que même s'ils ont pu les faire souffrir et mourir, les SS n'ont pu parvenir à déshumaniser les détenus, et qu'ils n'ont donc pas atteint leur but. Ils sont eux-mêmes « enfermés » (l. 3) dans l'espèce humaine. Les SS peuvent se trouver « entièrement volés » (l.12) si, au moment même de leur mort, les détenus gardent leur certitude d'être hommes. Le choix de la voix passive met aussi en évidence leur impuissance. **Le présent de vérité générale** dans la phrase « Le règne de l'homme ne cesse pas » renforce l'expression de l'impuissance des SS : ils ne peuvent rien contre la loi générale et irréversible qui fait d'eux tous des hommes, quelle que soit la barbarie subie ou infligée.
- **L'antithèse** entre les deux parties de la phrase « *Il ne faut pas que tu sois*, mais ils ne peuvent pas décider ... » (l. 7), marquée par la conjonction de coordination adversative « mais », et plus globalement l'antithèse entre la volonté destructrice des SS et la résistance des détenus (par le seul fait qu'ils continuent à se considérer comme des êtres humains) suffit à montrer l'échec des SS.
- **Antelme tient à souligner ce paradoxe : les détenus ont aussi une force**, comme le montre le champ lexical de la puissance : ils peuvent « décider » d'être ( l. 8), avec « acharnement » (l.10) contre la volonté des SS, cela « dépend encore » d'eux (l. 10). Cette puissance dépasse même celle des SS, comme le soulignent l'antithèse entre le verbe et le nom « pouvoir » dans la phrase : « Ils ne peuvent pas nous empêcher d'exercer notre pouvoir » (l.20), de même que le comparatif de supériorité « [cendres] plus fécondes » qui montre que même mortes, les victimes vaincront leurs bourreaux. La récurrence du verbe « venir » et l'emploi du verbe « chercher » dans les expressions « Le Rhénan est venu » (l. 22), « Il est venu à nous » (l. 28) « Il venait partager [leur] puissance » (l. 37), « [était venu] chercher lui-même une assurance, une confirmation. »(l.36) mettent en évidence leur position de « supériorité », paradoxalement, face à **cet Allemand qui a besoin d'eux pour se sentir un homme**, « se redonner à lui-même » (l.43). D'ailleurs, Antelme analyse la poignée de main du Rhénan comme « une nécessité » pour ce dernier (l.26)
- **Le temps de l'énonciation : Antelme tient aussi à souligner, aujourd'hui qu'il le peut, l'égalité entre les Allemands et les détenus.** • la métaphore du « gras squelette » l.14 vient rappeler que les hommes ne sont tous finalement qu'un squelette plus ou moins enrobé. L'écriture vient ici libérer d'une parole qui a dû rester muette, soumise, du temps de sa détention.
- la répétition anaphorique de l'adjectif indéfini « la même » dans la phrase « Ils sont eux-mêmes enfermés **dans la même** espèce et **dans la même** histoire » (l. 3) établit elle aussi une égalité entre SS et détenus, sans compter que le verbe « enfermer », qu'on attendrait logiquement pour les détenus, s'applique ici aux SS dont la condition humaine est aussi incontournable que pour d'autres.
- Les comparaisons des l. 18-19 vont dans le même sens : « **Ils** sont une puissance **comme** l'homme qui marche sur la route en est une. Et **comme nous**. » L'équivalence entre les

SS et « l'homme qui marche sur la route » tend d'ailleurs à les mettre au même niveau que le premier passant venu, les privant ainsi de la puissance, de la supériorité qu'ils croient avoir par le fait de se trouver aux commandes, ayant le droit de vie ou de mort sur les détenus.

### **Axe 3 : un plaidoyer pour l'humanité : force et résistance**

#### **a/ Hommage au rhénan :**

**Le Rhénan s'oppose aux SS par son attitude, ses actes, sa vision des détenus.**

- Ce « il » échappe au pluriel dont il aurait fait partie s'il s'était soumis. C'est « le Rhénan », un individu au singulier, qui prend des initiatives qui lui sont propres. Les 16 occurrences du « il » en une trentaine de lignes viennent rendre hommage à cet homme qui a su se désolidariser de son peuple. L'antithèse entre les expressions « agir en homme » appliquée au Rhénan et « En nous niant comme hommes » (l. 50-51) appliquée aux SS le montre bien. La poignée de mains prend une valeur symbolique : le Rhénan a voulu s'associer par ce contact à ceux qui vivent sous la menace et l'humiliation. Antelme souligne le fait que le Rhénan a pris l'initiative : le « il » est plusieurs fois en position initiale ; Antelme montre ainsi son courage, d'autant que cette action a été mûrement réfléchie : « Il s'est arrangé pour le faire aussitôt après son arrivée à l'usine » (l.27), sa révolte a été « décidée » (l. 48), il a « accepté d'encourir », volontairement donc, ces dangers.. En fait, le Rhénan ne supporte plus d'être assimilé à la machine de mort SS, d'être considéré comme « des yeux morts » et « une voix qui command[e] »

- La récurrence du verbe « venir » et l'emploi du verbe « chercher » dans les expressions citées plus haut (l. 22, 28, 36, 37) mettent aussi en évidence le courage du Rhénan, et ce d'autant plus qu'il est caractérisé comme « timide » l.29. Cela a été souligné auparavant par le récit p.62 d'un premier acte de résistance du Rhénan, qui a osé dire « langsam » aux détenus, ce qui « suffisait à l'envoyer dans un camp ». La répétition du verbe « faire » dans l'expression « faire ce que le Rhénan a fait », et l'expression « révolte décidée contre tout l'ordre SS » soulignent aussi son audace et son courage.

- Antelme veut aussi faire ressentir le danger de l'initiative prise par le Rhénan : la brièveté des phrases l.24-25 aide à mieux imaginer ce geste furtif qui ne doit être vu de personne « Il nous a tendu la main (...) On l'a serrée. Quelqu'un venait, on l'a retirée ». Le champ lexical de la clandestinité, composé par les termes « complices » (l.35), « geste secret, solitaire » (l. 44), « les voies mêmes, étroites, clandestines », vient renforcer cette impression. L'interdiction est qualifiée d'« énorme » l.56 ; la lourdeur des conséquences qu'un tel geste peut avoir pour le Rhénan est aussi soulignée par « Cela aussi coûtait le lager » (l. 24), la gradation « encourir le déshonneur, l'ignominie de la désertion, la trahison même » (l. 59-60) et la répétition de l'adjectif intensif « tel » et de son dérivé « tellement » : « de telles conséquences », « tellement impossible », « tellement abstrait » (l.54 à 57).

#### **B. Le geste du Rhénan : un symbole**

**Ce geste prend la valeur d'un symbole de communion face à l'oppression et prend dans le même temps une valeur politique**

- La réciprocité du geste, soulignée par les sujets des verbes l.24-25 : « Il nous a tendu la main. (...) On l'a serrée », montre une union voulue des deux côtés. Ils sont « devenus complices » (l.35) L'adverbe intensif « tout » dans l'expression « nous étions tout près de lui » (l.30) insiste d'ailleurs bien sur le rapprochement des trois personnes.

- L'emploi du « nous » l.35 dans la phrase « Nous étions devenus complices » est d'ailleurs remarquable. En tête de paragraphe, c'est le seul du texte qui associe à des détenus un

Allemand. Dans tout le reste du texte, le « nous » évoque soit les détenus soit Jacques et le narrateur. Les autres Allemands sont toujours désignés par « ils » à valeur de rejet.

● **La portée de cette poignée de mains** est amplifiée par l'antithèse entre l'accumulation des groupes nominaux évoquant les humiliations et les cruautés infligées par les SS (noter aussi l'accumulation de la conjonction « ni »), et le geste du Rhénan qui les réduit à néant : « Les aboiements de milliers de SS ne pouvaient rien, ni tout l'appareil des fours, des chiens, des barbelés, ni la famine, ni les poux, contre ce serrement de main » (l. 38-40). L'antithèse est tout d'abord sémantique : elle oppose d'une part l'inhumanité des SS – ici animalisés - à l'humanité du Rhénan et des détenus, et d'autre part l'importance des moyens déployés par les SS pour anéantir les détenus et le résultat obtenu (« rien »). L'antithèse est également syllabique : 5 syllabes sont plus puissantes à elles seules que 30. L'expression « contre ce serrement de mains » est aussi valorisée par sa position dans la phrase qui crée un effet d'attente.

L'importance de ce geste est soulignée aussi par le fait qu'aux yeux d'Antelme, il a perdu tout caractère privé et a pris la valeur d'un geste politique, comme en témoigne **la gradation sémantique** (l. 44 à 51) : ce « geste secret » prend la valeur plus large de « tout rapport humain, d'un Allemand à l'un de nous » pour devenir « le signe même d'une révolte décidée contre tout l'ordre SS ». Ce geste est bien plus qu'un geste : c'est « agir en homme », « se classer historiquement » (l. 50), c'est-à-dire choisir son camp.

Plus largement, le contraste entre la brièveté de l'événement et la place que le narrateur lui accorde dans son récit suffit à prouver l'importance qu'il revêt à ses yeux.

**Conclusion** Ce texte, s'il rappelle les horreurs dont l'homme est capable, apporte aussi la preuve de son humanité. C'est pour rendre hommage à cet être qu'il n'a jamais pu remercier autant qu'il l'aurait voulu qu'Antelme a écrit ce récit, mais aussi pour rendre hommage à l'irréductible humanité de l'homme, contre laquelle les pires des barbaries ne peuvent vaincre. On pourrait d'ailleurs dire que ce texte oscille entre l'essai (l. 1 à 20, 47 à 63) et le récit autobiographique. L'auteur trouve un réconfort dans cette idée, et la date de parution peut faire penser qu'il cherche dans l'écriture de ce texte une action thérapeutique, vu ce qu'il vient de vivre, vu ce que des millions de gens viennent de subir.

**Ouverture : si l'Humanisme a exprimé toute sa confiance en l'Homme, les horreurs perpétrées au 20ème siècle ont plongé un doute et une remise en question profonde de cette vision humaniste que l'on retrouvera à travers toute la littérature du roman de l'absurde de Camus à la tragédie contemporaine de Mouawad.**